

## Chapitre IX

### " LE FAMEUX STYLE COULANT. "

De quelle plume George Sand a-t-elle tracé le portrait de la campagne qui l'enchantait, et de ses gens?

George Sand aime le mot pittoresque, qui charme ou fait trembler. A deux pas de la Mare au Diable, les voyageurs perdus dans les brandes de " Chanteloube ", entendent hurler les loups. Le vent porte à travers la forêt, la plainte et la fureur des bêtes affamées. Les grands bois au crépuscule, l'ombre épaisse des sentiers, tout semble mystérieux, épouvantable. Un rayon de lune danse parfois dans le brouillard.

En bon écrivain régionaliste, George Sand offre à son lecteur un vocabulaire abondant emprunté au Berry. Ces mots ajoutent parfois à la couleur locale; souvent ils sont obscurs, et George Sand n'a pas eu comme Rabelais, le bonheur de voir son vocabulaire adopté par le français moderne; ainsi la Zabelle souffre de " la maladie achetouère " (204) et la petite Fadette monte " sur les arbres comme un vrai chatécurieux " (205) c'est-à-dire comme un écureuil. Il arrive à George Sand d'inventer, mais ses trouvailles font double emploi, et ressemblent à des négligences, un " accourci " (206) pour un abrégé; " amiteux " (207) pour aimable; " amaille " (208) désigne les animaux, le bétail, et les " enferges " (209) désignent les entraves des chevaux, l'oreau, une charrue sans roues, et l'agasse, la pie. Ce vocabulaire tombe parfois dans l'incompréhensible; ainsi " tabâtre ", pour tapageur. Le roman rustique doit employer les patois locaux et se faire comprendre d'un public national; il doit parler naïvement pour le paysan, clairement pour le parisien. " Les critiques relèvent

chez Henri Pourrat 30.000 expressions régionales, intelligibles à tous. George Sand paraît employer un vocabulaire moins abondant et moins clair. Mais elle a su faire d'une langue factice un usage naturel.

George Sand écrit vite, et se relit plus vite encore. En moins de cinq mois les *Maîtres Sonneurs* sont composés, corrigés et revus trois fois. Elle donne toute son attention aux lieux et aux coutumes, à ses bêtes. Ces " deux bœufs, à robe jaune pâle, véritables patriarches de la prairie, ... ces vieux travailleurs qu'une longue habitude a rendus frères... " (210) Que l'un d'eux meure, et l'autre refuse de travailler avec un nouveau compagnon, refuse l'herbe et le foin, cherche la bête disparue, l'appelle de ses mugissements et se meurt de faim.

Parfois George Sand s'amuse à regarder un cheval; la Vieille Grise hennit quand elle voit partir sa fille et reste " pensive, inquiète, le nez au vent, la bouche pleine d'herbe qu'elle ne songeait plus à manger. " (211)

Les animaux et les plantes donnent à George Sand des comparaisons familières: la petite Marie est gracieuse comme " la fleur du pêcher aux premières rayons d'avril " (212) Madeleine se cache " derrière les grandes herbes folles, comme une poule d'eau dans son nid de vertes brindilles. " (213) et la Madelon " gaie comme un biquet... se carre comme une agasse. " (214)

Si George Sand décrit avec plaisir bêtes et paysages, la charpente du roman la préoccupe peu. Comment s'étonner de multiples négligences: la jeune maunière du Cornouier est âgée de trente-trois

ans, mais la romancière l'oublie, la rajeunit et lui donne plus tard " quasi trente ans " (215); elle attribue " cent mille francs de profit " à Bricolin qui gagne en fait cent cinquante mille francs (216). Au cours d'une conversation Madeleine et Blanchet, suivant les oscillations de leurs sentiments, passent du tutoiement au pluriel de majesté (217). Landry reproche à la petite Fadette de se rendre laide par son " langage " (218), - au lecteur de comprendre comment la parole peut enlaidir. Ailleurs le même Landry emploie des mots qui ne sont pas d'un garçon des champs; il dit à son frère: " tu es le plus mignon... " (219). La mère Maurice analyse les sentiments et les intentions beaucoup plus que ne font les paysannes, et demande à son gendre: " Mon pauvre gendre... est-ce que quelqu'un de chez nous, ou nous-mêmes, sans le savoir et sans le vouloir, vous avons fait de la peine? " (220).

La phrase manque parfois de clarté, se complique à plaisir: " Il la rendit malheureuse, et comme jamais bien heureuse il ne l'avait rendue, elle eut doublement mauvaise chance dans le mariage " (221). Et les descriptions commencent inlassablement par: " C'était... c'est..." " C'était en hiver... " " C'est à la fin... " (222) " C'est durant ces nuits-là " (223). Et le même verbe " être " reparait six fois dans le premier paragraphe de la Petite Fadette. Trop de phrases commencent par des participes présents: " Se voyant plus embarrassé... En se voyant saisi par cet être... se débattant... " (224), ou par des " on " qui se répètent sans vergogne en lignes: " on consulta... on vit... on consulta... " (225). " Comme " ouvre lui aussi un grand nombre de phrases: " comme dans la campagne, on n'est jamais... comme les enfants écoutent... " (226).

Faut-il reprocher ces négligences à leur auteur? Elle écrit tâlonnée par les éditeurs de journaux qui attendent ses articles. La Mare au Diable paraît dans le Courrier Français et l'Écho des Foyers; la petite Fadette dans les colonnes du Crédit; les Maîtres Sonneurs dans le Constitutionnel.

Dans cette hâte, George Sand a du moins gardé la spontanéité de son style. Et cette qualité condamne l'ironie de Baudelaire qui ne peut supporter chez George Sand, " le fameux style coulant cher aux bourgeois. "

Le laboureur, peint par Holbein dans ses " Simulachres " de la mort inspire George Sand. Au fil de la plume, elle écrit la " Mare au Diable "; une conversation avec un enfant débile, qui ignore même son âge, et voici le portrait de François le Champi. Les fragments d'histoires fantastiques contés pendant les longues soirées par les broyeurs de chanvre entourent les Maîtres Sonneurs d'un halo terrifiant. Ainsi c'est toujours une occasion fortuite qui fait écrire George Sand. L'émotion provoquée par cet incident la préoccupe et la dirige dans le dédale des trente-deux veillées des Maîtres Sonneurs, des Cinq Journées du Meunier d'Angibault, des dix-sept épisodes et des quatre appendices de la Mare au Diable, ou plus prosaïquement encore, à travers les chapitres de François le Champi, numérotés sans titre de I à XIV. La petite Fadette grandit à travers quarante chapitres.

George Sand connaît son génie de conteuse, et refuse, dans ses romans rustiques, de se laisser entraîner par la tragédie. Au sortir des journées révolutionnaires de 1848, elle voudrait être Dante, écrire dans un souffle d'orage, écrire "avec des larmes, avec sa bile,

avec ses nerfs, un poème terrible, un drame plein de tortures et de gémissements" (227). Faute d'une éto de fer et de feu, elle se contente d'une "douce chanson, un son de pipeau rustique, un conte pour endormir les petits enfants sans frayeur et sans souffrance."

Plaire, est la première loi du conteur. George Sand a su plaire.

